

Le tombeau de saint Martin et les Guerres de religion

André Stegman

Citer ce document / Cite this document :

Stegman André. Le tombeau de saint Martin et les Guerres de religion. In: Revue d'histoire de l'Église de France, tome 47, n°144, 1961. pp. 101-115;

doi : <https://doi.org/10.3406/rhef.1961.3269>

https://www.persee.fr/doc/rhef_0300-9505_1961_num_47_144_3269

Fichier pdf généré le 12/04/2018

LE TOMBEAU DE SAINT MARTIN ET LES GUERRES DE RELIGION

Lorsque le chanoine Sadoux me demanda de participer à l'histoire du culte et du tombeau de saint Martin de la mort de François I^{er} à celle de Louis XIII, j'éprouvai le même sentiment d'inquiétude qu'éprouva Monsieur Mesnard. Je ne voyais rien surgir touchant à ce sujet en mes quelques connaissances historiques et littéraires. Vérifications faites, je fus encore plus surpris du silence des écrivains tourangeaux contemporains. Rien dans Ronsard qu'une évocation d'ivrogne dans une *Folatrerie* titubant un soir de Saint-Martin : témoignage sans doute peu édifiant de la vogue durable de cette fête populaire. Rien dans Desportes, dont pourtant l'illustre ami, le cardinal Du Perron vécut misérablement en 1594 à Tours, chez un jacobin¹. Rien dans Béroalde de Verville, auteur peu recommandable parfois, mais qui fut pendant trente ans chanoine de Saint-Gatien, consacra à la Pucelle en 1599 une œuvre publiée à Tours et chanta en 1600, dans un poème épique, la soie tourangelle. J'espérai alors dans les témoignages d'histoire locale qui me donneraient des récits de fêtes, de pèlerinages; mais je n'en trouvai pas.

Je ne pouvais pourtant rejeter ce silence sur les guerres de religion. Chacun sait qu'à part la terrible flambée de 1562, cette province fut l'une des rares épargnées, l'une des seules où la vie — la vie religieuse en particulier — suivit un cours normal...

L'abondante source d'informations dont nous disposons² — et en premier lieu la masse des documents réunis par Dom Housseau³ — mène à d'autres conclusions : le culte de saint Martin, et plus généralement la vie religieuse tourangelle, fut

1. J. LAVAUD, *Desportes*, p. 352.

2. En particulier DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *Histoire du protestantisme en Touraine* (Paris, 1885); BOULAY DE LA MEURTHE, « Histoire des guerres de religion à Loches et en Touraine » dans *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XLV (1896); ROCQUAIN, *La France et Rome pendant les guerres de religion* (Paris, 1924), ainsi que les ouvrages anciens : MAAN, *Ecclesia Turonensis* (Paris, 1670); GÉRVAISE, *La vie de saint Martin* (Tours, 1699); LE VASSOR, *Histoire de Louis XIII* (Amsterdam, 1700).

3. Bibl. Nat., 23 in folios manuscrits. Les tomes XII, XV, XXI et XXIII, touchent à cette période.

victime à la fois des anciens usages ecclésiastiques (évêques et abbés commendataires), de sa sagesse politique qui lui fit détester calvinistes et ligueurs, mais la plaça dans une inconfortable position neutraliste et, selon un paradoxe qui n'est qu'apparent, de la rénovation de la piété, dont saint Martin bénéficia de nouveau, mais au milieu du xvii^e siècle seulement.

Les anciens usages ecclésiastiques valent à la Touraine des évêques et des abbés fictifs, quand ils ne sont pas indignes, par le jeu de la commende, dont le concile de Trente va abolir le principe. A Saint-Julien, trois abbés se succèdent de 1541 à 1571 : le cardinal de Tournon, grande figure de diplomate, mais qui ne se soucie guère de ses moines tourangeaux; Antoine de Créqui ajoute, à l'âge de vingt ans, Saint-Julien aux revenus de ses autres abbayes, puis à l'évêché de Nantes qu'il échangea contre Amiens en 1561 : s'il fut un évêque honorable, la Touraine ne le vit guère; quant à Louis de Lorraine, second cardinal de Guise, héritant de l'esprit de famille, il considéra les biens de l'Église comme de droit naturel, mena large vie et eut le verbe haut : nul ne songea, lors du crime de Blois, à le pleurer comme un martyr. L'abbaye passe en 1590 à Charles d'Orléans, simplement parce qu'il est le frère du fameux favori d'Henri III. Philippe de Gamaches voit ses mérites récompensés en 1613. Il venait de couronner le livre de Richer. Mais le jeune abbé — il avait vingt-sept ans — ne fit pas autrement que ses devanciers. Au demeurant, même après la grande rénovation religieuse dont nous parlerons, la situation ne changera pas pour Saint-Julien. L'abbaye resta un siècle durant dans la famille du célèbre maréchal Catinat où se succédèrent frères, oncles et neveux.

La situation n'est guère meilleure à l'archevêché de Tours. Après E. Porcher, qui meurt à Paris à quarante-deux ans, en 1553, lui succède Alexandre Farnèse, neveu de Paul III, qui n'y vint pas, et eut la sagesse de le résilier un an après. Avec Simon de Maillé, cistercien, d'une illustre famille remontant aux Croisades, c'est au moins un tourangeau qui l'occupe. Mais il le doit à la favorite Diane de Poitiers, qui est la veuve de Louis de Maillé. L'excellent prélat meurt en odeur de sainteté en 1597. Néanmoins, sans parler de son peu d'empressement initial à rejoindre son poste, il ne fut pas toujours le chef spirituel souhaité par la province : il participa en 1561 au colloque de Poissy et son absence pendant les mauvais jours de 1562 — il est au concile de Trente — permet aux mauvaises langues de le rendre indirectement responsable du

désastre, pour avoir contresigné des mesures qu'on jugea alors trop indulgentes pour les réformés. Vers la fin de son épiscopat, on le soupçonne ligueur. Son grand âge lui permet une retraite discrète en son château de Brézé. Son successeur, François de la Guesle, bourguignon, a des difficultés avec le chapitre de Saint-Martin à propos de l'abbaye de Beaumont. A sa mort en 1614, le siège reste vacant quatre ans et échoit à Sébastien Galigai, frère de la trop fameuse Leonora, maréchale d'Ancre. Quand il apprend l'assassinat de son beau-frère, il préfère d'ailleurs se retirer en Italie et la Touraine ne le vit jamais.

Sombre période aussi pour Marmoutiers⁵ qui vient tout juste (en 1540) de tomber à son tour à des abbés commendataires. Les premiers furent le cardinal de Lorraine et son neveu Charles, l'un et l'autre cumulards imbattables, le second d'ailleurs saint homme au demeurant. Charles de Lorraine meurt juste après le pillage du monastère, mené par un La Rochefoucauld. O paradoxe ! C'est le frère du pillard, Jean de la Rochefoucauld, qui en devint abbé. Celui-ci réside plus souvent dans son château de Vertueil au diocèse de Poitiers et demeure impuissant lorsqu'en 1580 une partie de l'ordre provoque le schisme gallican des Exempts. Jacques d'Avrilly, frère d'un favori de François de Valois ne fait qu'y passer et résigne en faveur de François de Joyeuse, le fameux cardinal, frère d'un autre favori d'Henri III, qui dilapide les revenus de l'abbaye.

Six pieux religieux persécutés se retirent près de Dinan où ils fondent la Congrégation de Bretagne qui devint tellement exemplaire qu'on voulut les rappeler en 1617. Mais ils ne purent réintégrer l'abbaye, cependant que dans l'intervalle une crue de la Loire en 1608 avait fortement endommagé les bâtiments sans que le prieur fit quoi que ce soit pour y porter remède et que de 1610 à 1617, le même Sébastien Galigai, avant de faillir être archevêque, en fut l'abbé que l'on devine. Son successeur Alexandre de Vendôme était un fis naturel d'Henri IV, qui avait 19 ans. A sa mort, Bérulle, le fondateur de l'Oratoire, n'a pas le temps d'exercer la réforme. Richelieu prend alors le monastère en main et y appelle sur le champ des clunisiens. On osa résister à Richelieu : les moines de Cluny ne sont pas admis à Marmoutiers. Richelieu prend alors une mesure exemplaire : en 1637 Marmoutiers est rattaché à Saint-Maur. Le collège qui y était rattaché est confié aux jésuites.

5. DELALANDE, *Histoire de Marmoutiers*, passim...

Mais ceci n'est que l'envers du décor. On peut l'évoquer avec d'autant moins de scrupule que ce n'est là que la surface des choses, qui ne touche ni à la véritable vie politique ni à la vie religieuse de ce temps, dans lesquelles il nous faut entrer vraiment.

1547 est une date. Pour la France, la mort de François I^{er} sanctionne à la fois une cassure profonde de la doctrine chrétienne et une tolérance de fait pour l'esprit nouveau. Mieux que le roi, sa sœur, Marguerite de Navarre, incarne l'attitude du pouvoir : après avoir fortement disséminé dans le royaume le ferment de l'esprit nouveau⁶, elle semble avoir salué après 1536 l'effort de réforme intérieure de l'Église lancé par le pape Paul III et meurt sans avoir jamais quitté l'Église romaine, en laissant, rédigés au moment même où elle se rapprochait d'une plus stricte orthodoxie, les contes, fortement teintés d'anticléricalisme, de l'*Heptaméron*, dont plusieurs sont des souvenirs de Touraine. Pour l'Europe, 1547 est la paix d'Augsbourg et le slogan fameux : *Cujus regio ejus religio*. Rien ne laissait prévoir la longue période de guerre civile qui va suivre ni les atrocités qui ne sont le triste apanage d'aucun des deux partis.

Le nouveau règne commence mal. La chambre ardente rend en deux ans cinq cents arrêts. Certes les prétextes existent à réprimer les huguenots, non pour cause d'hérésie, mais pour insubordination politique, désordres et pillages. Mais cette politique transforme les provocateurs en martyrs. Ceux-ci songent à se défendre en s'organisant, ce qui est légitime, mais — ce qui est grave — accumulent la haine des victimes impuissantes. De 1547 à 1559 le royaume paraît calme. On assiste à une seconde renaissance des lettres, dont la Pléiade n'est qu'un aspect plus brillant. C'est alors en fait que se développent au maximum les germes de désagrégation de la période suivante. Le concile de Trente tient ses assises : en 1552, pour assurer aux adversaires le droit d'expression, on donne un sauf-conduit général aux protestants de toute tendance. En 1556, Henri II est à Amboise. Un tourangeau de vieille souche, Philibert Babou, doyen de Saint-Martin, part en 1558 pour Rome; il y résidera douze ans.

Cependant 1547 est aussi une date pour Tours. C'est cette année que paraissent les premiers iconoclastes. Sans aucune provocation particulière, un groupe de huguenots fait du zèle.

6. Voir son *Théâtre profane*, éd. SAULNIER (Paris, 1946) notamment l'*Inquisiteur*.

C'est la date aussi de la première apostasie. Un moine augustin, Gerbault, prieur de son couvent, prêche publiquement. En 1556, l'Église protestante de Tours s'organise, mal d'ailleurs puisque les calvinistes se scindent presque immédiatement en deux clans rivaux⁷. En 1557, devant la recrudescence des désordres, Henri II signe l'édit de Compiègne : la peine de mort aux hérétiques. La répression allait se raidir, mais désormais elle était légalisée, trop tard d'ailleurs. Le calvinisme ne représentait plus une nouvelle foi, mais un parti politique.

Il est certain que l'attitude du pouvoir envers les protestants a manqué singulièrement d'esprit de suite. Jusqu'en 1572 où triomphe le parti des « politiques » — hommes de toute tendance chez qui l'esprit d'unité nationale estompe les querelles religieuses — le pouvoir, et plus particulièrement l'étrange Catherine de Médicis, passe d'une tolérance excessive à une impitoyable répression, presque toujours à contretemps d'ailleurs, ce qui fait que les histoires catholiques et protestantes contemporaines — en apparence contradictoires et inconciliables — se trouvent toutes avoir raison à ce manque d'objectivité, puisqu'elles ne donnent qu'une part de la vérité. On continue à englober sous le nom de « Guerres de religion » une triple série de faits : des actes de vandalisme à motif religieux qui sont l'œuvre de gens exaspérés par les brimades, ou qui rendent coup pour coup, crime pour crime; des pillages, les uns populaciers à la faveur des désordres, les autres méthodiques, pour remplir les caisses éternellement vides des troupes armées; des actes purement politiques, chaque parti prétendant s'annexer le roi et le vrai patriotisme, le pouvoir décapitant tour à tour un groupe d'extrémistes devenu par là redoutable : tels furent entre autres, on le sait, la conjuration d'Amboise, la Saint-Barthélémy parisienne et l'assassinat du duc de Guise.

Pour la Touraine, il ne faut pas juger cette période à la seule lumière du pillage de Saint-Martin. Ce ne fut qu'une flambee — épouvantable certes — dont le pasteur Dupin de Saint-André a fustigé en termes convenables l'horrible vandalisme. Il n'a pas de préparation lointaine. En 1559, Henri II est guéri à Tours d'une sérieuse fièvre tierce. François II et Marie Stuart viennent à Loches la même année⁸. C'est en 1560 que Ronsard accomplit son fameux voyage à pied du Vendômois à Tours. François II, qui renoue la grande tradition royale du

7. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *op. cit.*, p. 36.

8. BOULAY DE LA MEURTHE, art. cité, p. 23.

culte de Saint-Martin passe la semaine sainte à Marmoutiers, prêchée par le cardinal d'Amboise⁹; sa mort suit de peu ce dernier acte de piété et sa veuve, Marie d'Écosse, reçoit du nouveau roi l'administration de la province.

An ne peut pas même dire que l'orage gronde ailleurs. Si à Cahors, en 1561, les huguenots opèrent un odieux massacre des catholiques, résultat d'un interdit trop rigoureux de leur culte, ils obtiennent la même année au colloque de Poissy l'autorisation pour 2500 églises. Insatisfaits de cette mesure qu'ils jugent très insuffisante, ils tentent un peu partout, à Lyon, à Montpellier, à Blois, à Angers, à Tours, une saisie des églises et des biens monastiques. Mais la grande voix de Calvin en ordonne la restitution. Bien loin d'aller vers la guerre, tout semble devoir se régler plus justement que dans la décade précédente. L'Église elle-même renaît en se réformant. Cette même année 1562, le concile de Trente, dont on commençait à douter, entre dans sa phase active : articles doctrinaux alternent avec les mesures de réforme ecclésiastique, celle même pour laquelle luthériens et calvinistes s'étaient placés hors de son sein.

Mais les Réformés de France, après vingt ans d'oppression, s'étaient organisés non plus seulement en Église, mais en parti. Il avait des chefs politiques puissants. Il voulait plus et entendait mener une lutte ouverte jusqu'au triomphe à tout prix : un traité — secret encore — signé à Hampton Court, ne livrait-il pas, en échange d'un appui militaire, le Havre aux Anglais ?

Le soulèvement brutal, mais organisé, toucha le Centre-Ouest. Blois, Angers, Le Mans, Tours, avant la Normandie, la Bourgogne et le Dauphiné¹⁰, tombèrent aux mains des huguenots. Les Cent jours — moins fameux que les autres — coûtèrent cher à la France. C'était le début de trente ans de troubles pour le royaume, pendant lesquels d'ailleurs la Touraine, qui paye durement sa part ces trois mois-là, fut ensuite providentiellement épargnée.

Le « pillage » de Saint-Martin, le 15 mai, que de Grandmaison a raconté après Dom Housseau¹¹, est trop tristement connu pour que je m'y attarde. Il diffère des pillages de Marmoutiers, de Saint-Julien et des abbayes de la province, dévastée quelques semaines avant, en ceci qu'il fut un pillage

9. BOULAY DE LA MEURTHE, art. cité, p. 26.

10. ROCQUAIN, *op. cit.*, p. 29.

11. Procès-verbal du pillage, dans le *Bull. de la Soc. archéol. de Touraine*, 1863.

légal¹². Ce n'est pas la foule qui dévaste et vole, c'est Condé, chef des troupes protestantes, qui saisit le très riche trésor pour en extraire les pierres précieuses et en faire fondre l'or et l'argent. Il en dresse un inventaire en bonne et due forme, qui dura du 15 mai au 9 juillet, en vue d'une éventuelle restitution ultérieure. Comme si d'ailleurs les admirables pièces ainsi fondues pouvaient être un jour remplacées par tous les écus que l'on voudra ! On compte d'ailleurs pour rien les dizaines d'ornements sacerdotaux, les livres livrés à l'incendie, dans lequel on jeta de surcroît les corps des saints conservés au chœur, saint Perpet, saint Eustoche, et parmi eux évidemment celui de saint Martin. Condé laisse faire une populace ameutée, dit-on, par des moines défroqués, plus ardents à la haine que les autres¹³. Les apostasies étaient si graves que l'année précédente on exigea du clergé une profession de foi particulière. C'est ainsi que la Touraine fut la première à recevoir les décisions du concile de Trente, dont la réception fut retardée cinquante ans encore pour l'ensemble du royaume. Gervaise¹⁴ nous a conservé la séance de ce chapitre de Saint-Martin le 29 novembre 1561, quatre mois seulement donc avant la dévastation du cloître et de l'abbaye. Le sous-doyen Jacques Brunet, qui était présent, put voir l'un des marguilliers, Saugeron, sauver plusieurs reliques de saint Brice, de saint Grégoire de Tours et deux fragments de saint Martin, un morceau de crâne et un os du bras¹⁵. Les reliques remises au chapitre furent exposées dès l'année suivante à la vénération des fidèles lors de l'Assemblée du clergé. L'œuvre de Gervaise est de 1649. L'autre historien de cette époque, Maan, donne la source où a dû puiser Gervaise, le Journal de Courangon, prêtre de Saint-Martin, témoin oculaire, dont le texte manuscrit semble maintenant perdu. M. Marteau signale, à quelques années de là¹⁶, d'autres reliques, les unes tirées aussi du brasier même par le P. Robert Asy, « lors présent en habits desguisés... nonobstant les furieux coups qu'il reçut sur le dos, desquels il demeura voûté toute sa vie », d'autres retrouvées par lui et solennellement remises en honneur vers 1630, à une date qu'il ne précise pas. Une côte fut sauvée par le chanoine Billaut qui ne les restituta que longtemps après, à la prière de son neveu, carme lui aussi. Enfin

12. Dom HOUSSEAU, mss. Bibl. Nat., t. XVII.

13. MAAN, *Ecclesia Turonensis*, p. 197.

14. GERVAISE, *La vie de saint Martin*, p. 339.

15. *Ibid.*, p. 335.

16. *Paradis délicieux de la Touraine* (1660).

une dernière relique de saint Martin, un os du bras que saint Odon avait fait transporter à Cluny, regagna solennellement la Touraine en 1641; déposée quelques jours à Saint-Julien où se firent des fêtes solennelles, elle rejoignit l'abbaye de Marmoutiers qui posséda désormais, elle aussi, une relique de son fondateur.

Les habitants tentèrent d'abord de se libérer eux-mêmes et réoccupèrent quelques jours la basilique, ce qui entraîna une réaction plus vigoureuse des huguenots, qui, par ordonnance du 9 juin, interdirent la ville à tous ecclésiastiques.

Le 9 juillet apparaît le maréchal de Saint-André, suivi de peu par Montpensier, commandant les troupes catholiques. Tours retrouve la paix. On chanta le *Te Deum*, on fit une procession solennelle, les chanoines et les moines regagnèrent leur domicile, la vie reprit. Les membres de la communauté réformée payèrent les fautes de leurs chefs. Deux cents huguenots en fuite furent rabattus sur Tours et exécutés. Dans les environs, des Réformés, certainement innocents de l'occupation de Tours, furent mis à mort à Loches, à Tauxigny, à l'Isle-Bouchard, à Azé-le-Brûlé (Azay-le-Rideau), assommés dans les rues, torturés parfois¹⁷. Cent vingt furent exécutés avec une justice expéditive ou moururent en prison¹⁸. En 1564, une embuscade à Saint-Cosme aboutit à une bagarre où plusieurs hommes périrent à coups de fourches; plusieurs artisans furent tués au cours de l'année. Nouvelle échauffourée à Portillon en 1565.

Le malheur valut du moins à la Touraine une réforme efficace des désordres du clergé. Dès octobre 1562 le présidial de Tours prend des ordonnances vigoureuses, à l'exécution desquelles le chapitre de Saint-Martin veilla soigneusement. Après le passage au calvinisme de trois ou quatre bénéficiers, l'ordre et la piété revinrent et l'esprit pacifique remplaça les persécutions par la vigueur de la polémique doctrinale.

Tours est d'ailleurs si sincèrement attachée à la religion traditionnelle que la régente, traversant Tours avec l'enfant Charles IX en 1565, ne s'y sent guère à l'aise. Elle se garde d'y séjourner et, avant d'y pénétrer, fait désarmer les habitants¹⁹. Sans doute ceux-ci n'ignoraient-ils pas qu'elle arrivait de Blois, où l'y avaient reçue Condé et Jeanne d'Albret, dont les troupes écumaient, comme elles l'avaient fait à Tours, Dauphiné, Guyenne et Languedoc...

17. Th. de BÈZE, *Hist. ecclés.*, t. II, p. 585, 586, 588, qui minimise évidemment les événements de 1562.

18. Arch. municip. de Tours, EE, publié par Dupin de Saint-André.

19. ROCQUAIN, *op. cit.*, p. 89.

Les calvinistes eux-mêmes en furent les premiers bénéficiaires. Sept magistrats tourangeaux victimes de la première réaction furent rétablis dans leurs charges. L'établissement du culte réformé à Maillé, sous le contrôle d'un délégué royal se passa « en grande douceur et modestie »²⁰. Ils avaient déjà un collège à Maillé : ils purent en ouvrir un à Tours même en 1570 et l'exercice du culte continua sans troubles au temple de Maillé, lieu assigné par l'édit de 1563, malgré les outrances de tel pasteur genevois jugées excessives par les calvinistes tourangeaux eux-mêmes qui renvoyèrent dans son pays l'indésirable²¹.

La tolérance n'est pas ignorance mutuelle des deux groupes. A Preuilly la paix règne sans défaillance pendant trente ans ; catholiques et huguenots sont enterrés dans la même terre sainte²². Vers 1590 on se contentera de sanctionner de simples blâmes des religionnaires qui, en dépit des édits, célébraient le culte dans Tours même, et jusque chez une veuve habitant le cloître Saint-Martin²³.

De 1562 à 1569 la Touraine fut en état d'alerte. Le turbulent Condé restait redoutable et inquiétait ses partisans même. Il renouvela à Meaux la tentative d'Amboise, mais subit deux défaites sévères avant Jarnac où il mourut. La cause protestante n'était pour lui qu'un tremplin ; il visait le trône et vendit même la peau de l'ours, puisque l'on conserve des médailles d'or gravées à son nom, avec le titre de « Louis XIII Roi de France ». On a vu la méfiance tourangelles lors du passage de Catherine en 1565. Mais en 1567 l'alerte fut assez chaude pour que la ville crût nécessaire de se fortifier et de faire assurer aux citoyens une garde constante.

La Saint-Barthélémy vint troubler gravement une pacification qui commençait à porter ses fruits. Deux mois auparavant, Tours avait reçu en grande pompe Henri de Navarre, dont le mariage avec la fille de Catherine de Médicis devait sceller la réconciliation des partis politiques. Mais le travail avait été assez profond dans les consciences pour que ses répercussions en province fussent limitées. Ce fut le cas en Touraine.

Tours est bien nommée dans un document tardif et dans l'*Histoire Universelle* de d'Aubigné, parmi les villes où eurent

20. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *op. cit.*, p. 111.

21. *Ibid.*, p. 131.

22. *Ibid.*, p. 151.

23. *Ibid.*, p. 147.

lieu des massacres, mais aucune preuve formelle n'en a été fournie²⁴. Il serait bien surprenant que de tous les Réformés que comptait la ville, aucun témoignage n'ait subsisté. La Touraine était alors administrée par un esprit tolérant, René de Prie. Le seul document sûr de cette période permet d'inférer de son attitude à la Saint-Barthélémy. Un mois après l'événement, il s'absente six jours et des maisons huguenotes sont mises au pillage. Dès son retour, il rétablit les fugitifs et publie une ordonnance sanctionnant de la peine de mort tout pillage. Une sage mesure l'accompagne, qui éclaire bien le climat de ces émeutes occasionnelles, excitées par des troubles à gages, étrangers au pays : un recensement de police permet de repérer les gens sans état et de les expulser. Au demeurant le clergé est hors de tous ces désordres : le soin de l'investigation des historiens modernes du protestantisme ne trouve aucun document qui le charge²⁵.

Et pourtant les catholiques auront l'occasion de s'émouvoir. En 1569 une bande huguenote pille le château du sieur de Chavigny. Une information ouverte contre les pillards entraîne des sanctions modérées²⁶.

En 1576, presque à sa montée sur le trône, Henri III, qui d'ailleurs avait été reçu chanoine de Saint-Martin lorsqu'il n'était encore que duc d'Anjou, nomme son frère le duc d'Alençon gouverneur de la province. Celui-ci s'empresse de nommer deux calvinistes notoires aux postes-clés, Turenne à la direction des affaires, le sieur de Buhi, frère de Duplessis-Mornay, comme gouverneur de la forteresse de Loches. En fait la province connaît la paix.

Un symbole avait été rétabli à Saint-Martin : l'« autel du Pardon », et le chapitre put célébrer paisiblement les grands événements du royaume, voire tester à l'occasion pour sauvegarder ses rentes²⁷ ou ses privilèges²⁸. En 1579 l'archevêque Simon de Maillé rétablit les grilles du chœur qui ne valurent pas celles de Louis XI, fondues par François I^{er}. Le culte de saint Martin retrouve en 1583 une nouvelle solennité par la restauration du dôme et des quatre colonnes de cuivre dans le chœur. En 1586, on établit un office de saint Roch.

Les abbayes ont d'ailleurs retrouvé assez d'aisance pour

24. *Ibid.*, p. 136.

25. *Ibid.*, p. 140.

26. Dom Housseau, t. XI.

27. Procès gagné en 1576 pour des rentes impayées (Dom Housseau, t. XXIII, fol. 30).

28. Défense des privilèges de l'abbaye après le concile d'Angers (1586).

tenter les voleurs d'envergure. En 1585, Marmoutiers, Cormery, Villeloin sont coup sur coup razziées par une bande de cinquante hommes solidement équipés²⁹. On saisit encore en 1586 des conspirateurs³⁰.

Pourtant le royaume était profondément divisé. La Ligue s'organise puissamment et les huguenots même s'en inquiètent à bon droit. Tours devient alors curieusement le terrain d'élection de la paix.

Henri III y trouve refuge contre la Ligue qui l'a chassé de Paris. Durant son séjour à Tours, il suit pieusement les offices de Marmoutiers. Le Parlement est installé à Tours. Épernon, ennemi des Guises et fidèle à Henri III, y installe le quartier général des troupes royales, destinées à combattre le calviniste Henri de Navarre. Mais l'histoire tourangelles montre bien à quel point Henri III a compris la nouvelle situation qui fait des Guise et, à travers eux, des Espagnols, le seul péril. La question religieuse s'efface derrière la conscience nationale et la Touraine, capitale de Henri III, est aussi celle du futur Henri IV.

En avril 1589, celui-ci fait son entrée, non incognito, mais à la tête de mille arquebusiers, et Henri III le reçoit au Plessis. La Touraine crie : « Vive les Rois ». Sage cri qui sera celui de la France catholique jusqu'à la conversion du Béarnais. Les chanoines de Saint-Martin n'attendent pas jusque-là et en octobre, Henri de Navarre est solennellement reçu. Un écrivain d'une vieille famille tourangelles illustre dans les lettres, Martin Fumée, traduit cet état d'esprit dans un noble ouvrage qu'il intitule *Concorde entre chrétiens*. Une fois encore, au moment où apparemment la France semble la plus divisée, puisqu'il ne s'agit rien moins que de la succession au trône, la Touraine est calme, dans une lucide tolérance qui fait vite taire l'unique prêche ligueur dans la chaire de Saint-Martin en 1591. L'archevêque, en désaccord avec ses fidèles, n'aura plus qu'à prendre une discrète retraite en attendant des jours meilleurs. Henri, converti, mais non encore en possession de son trône, peut se faire sacrer à Chartres en 1594 et saint Martin y joue encore son rôle. Comme l'ampoule de Reims est inaccessible, on se souvient que Marmoutiers en conserve une, non moins sainte : c'est elle qui servira à Chartres. En 1596, le roi, définitivement absout par la papauté, revient solennellement à Tours.

29. DOM HOUSSEAU, t. XI, fol. 4713.

30. BOULAY DE LA MEURTHE, *art. cité*, p. 194.

Les huguenots attendaient beaucoup de cet avènement. En fait, l'édit de Nantes ne fit que sanctionner l'état ancien. Le roi, réellement converti, se mit entre les mains de ceux que les religionnaires redoutaient le plus, les jésuites. Mais ils savaient déjà que, s'ils avaient obtenu la liberté du culte pour leurs Universités, il leur était interdit d'espérer l'extinction du papisme, qui triomphait non par la répression (c'est au contraire dans les provinces où elle fut la plus dure que la densité calviniste resta la plus forte), mais par l'apostolat et la réforme intérieure de l'Église.

Le pieux Louis XIII renoue la tradition royale. Dès 1614 il est fait abbé laïc du chapitre, selon l'usage ancien, et prononce le serment, réservé au roi, de défendre la religion et les droits et privilèges du chapitre, directement rattaché au Saint-Siège³¹.

Mais le temps de l'intolérance est passé. Il faut compter parmi les « bons gestes » de son règne la forte indemnité (18.000 livres) donnée aux calvinistes à l'issue d'un juste procès, en réparation de la destruction de leur temple brûlé par malveillance. Une émeute à l'occasion d'un enterrement avait soulevé des désordres plus graves. Le roi fait procéder à l'arrestation de trente coupables; comme les troubles se prolongent, il vient en personne à Tours. Le temple ne fut rebâti qu'en 1631, à la Ville-aux-Dames (la Vallée-Bouju), bien que les Réformés eussent souhaité un lieu plus proche de Tours³².

Les heureux événements se multiplient sous son règne. En 1630, V. Le Bouthillier devient archevêque de Tours. Il procède immédiatement à une remise en ordre liturgique, rétablit le tabernacle et les fonts baptismaux, reconstitue un digne fonds d'objets sacrés et d'ornements sacerdotaux, ce qui atteste que le désastre de 1562 n'avait pas, même partiellement, été comblé. Le sage archevêque jouera un rôle important aux Assemblées du clergé de 1635 et de 1645, en faisant entrer dans les règles et dans les mœurs les réformes tridentines. Richelieu, qui s'était montré dur envers le prédécesseur de V. Le Bouthillier en lui faisant refuser en 1624 le chapeau de cardinal³³, devient abbé de Marmoutiers et s'empresse d'y rétablir l'ordre, paraît-il, très nécessaire. Bérulle n'exerça sans doute aucune action en Touraine. Il n'en est pas moins glorieux pour la province qu'il ait fini ses jours

31. La formule est reproduite dans Dom Housseau, t. IX, fol. 4773 bis.

32. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *op. cit.*, p. 179.

33. Rancune sans doute envers l'archevêque qui, du temps où il était aumônier de Louis XIII, avait desservi Richelieu fidèle à la reine-mère.

comme prieur de Marmoutiers, avec la clause restrictive imposée par Richelieu, que Bérulle ne songeât pas à incorporer l'abbaye à l'Oratoire. En 1635, le carme Léon de Saint-Jean devient provincial de son ordre en Touraine; c'est une belle figure ecclésiastique³⁴.

L'histoire des possédées de Chinon n'apporta pas le trouble de leurs trop fameuses voisines de Loudun. Un épisode aimable de cette période vigoureuse : la duchesse de Chevreuse, reléguée à Tours et envoyée en 1637 dans le donjon plus sûr de Loches, réussit à s'enfuir, déguisée en cavalier³⁵.

Mais la renaissance progressive de la piété durant toute la seconde moitié du xvi^e siècle, qui prépare l'éclosion plus spectaculaire de celle du xvii^e siècle, a indirectement, mais très fortement contribué au déclin du culte de saint Martin.

A s'en tenir aux écrivains tourangeaux, qui y semblent plus spécialement intéressés, on est surpris de leur silence sur saint Martin. C'est la conséquence directe de la spiritualité de l'humanisme français au premier âge, incarné en Touraine par Denis et Guillaume Briçonnet, qui derrière Érasme ou Lefèvre d'Étaples, est christocentrique et restaure d'authentiques ouvrages spirituels au détriment des hagiographies. On en écrit pourtant encore. L'un des plus pieux, Louis Lasserre, chanoine et *granger* de Saint-Martin, compose des « Vies » de saint Jérôme, de saint Louis, de sainte Paule.

Les minimes, nés en Touraine, se développent. Ce sont deux tourangeaux épris de vraie piété, disciples directs de François de Paule qui fondèrent le couvent réformé de Bretagne. Du Puy Herbault, bénédictin de Fontevrault, le célèbre ennemi de Rabelais, publie entre autres ouvrages une *Histoire, vie et légende des saints*, qui ne s'intéresse pas particulièrement à saint Martin. M. Arnault, curé de Saint-Saturnin et chantre de Saint-Martin, trouve plus urgent en 1571 de publier un *Catéchisme*. M. Fourque, prêtre de Saint-Martin compose une épopée sur Jésus-Christ (Paris, 1574), traduit Lactance et saint Jean Chrysostome. F. Gruget, lochois, publie les *Révélation de sainte Brigitte*.

Des tourangeaux exercent fréquemment dans leurs ordres respectifs — carmes, augustins, cordeliers — des fonctions importantes³⁶. Leur piété et leur origine leur valent souvent

34. J. P. MASSAUT, *Léon de Saint-Jean* (thèse manuscrite de l'École des Chartes, 1956).

35. LE VASSOR, *Histoire de Louis XIII*, t. IX, p. 281.

36. N. Deslandes (1571-1645), dominicain, évêque de Tréguier en 1635. — Eustache Gault, mort en 1639 archevêque de Marseille. — Jean Lasserre, neveu de Louis, chartreux de 1540 à 1570, prieur de son couvent. Cf. Dom HOUSSEAU, t. XXV.

le titre envié de chanoines de Saint-Martin qui les honore et qu'ils honorent, sans pour cela militer pour le culte du saint. A tort ou à raison, un certain particularisme pieux, de type médiéval, a disparu durablement avec l'humanisme chrétien issu de la Renaissance. Le concile de Trente sanctionne cet état d'esprit. Certes le culte des saints ne peut qu'y être encouragé. Sans doute aussi ses fins sont de doctrine et de réforme ecclésiastique. Ses effets n'en sont pas moins parallèles à ceux de la Renaissance laïque, qui ramène sans cesse le chrétien d'abord au *Pater*, au *Credo*, à l'Évangile et aux sacrements. Les saints préférentiels, cultivés surtout dans les ordres religieux, tendent à disparaître dans cette perspective. L'un des effets les plus directs du concile de Trente, en redonnant toute leur dignité, leur autorité et leurs responsabilités au curé et à l'évêque, s'est trouvé en fait, sans qu'il ait été le moins du monde dirigé contre eux, de restreindre l'action des réguliers, qui s'étaient souvent, dans le passé, substitués heureusement au défaillant clergé séculier, non sans de durables et dangereux empiètements lorsque celui-ci prétendait remplir sa mission. On a vu d'ailleurs précisément à quels conflits, de fort mauvais exemple pour les fidèles, pouvaient entraîner ces luttes d'influence ou cette sauvegarde des privilèges...

Dernier acte décisif de cette heureuse restauration religieuse : le carme Martin Marteau compose une *Vie de Saint Martin*, « non par démangeaison d'écrire mais pour avoir conçu une juste et extrême horreur d'un vieil roman que le malin esprit et ses suppôts... ont malicieusement forgés, rempli de fables ridicules et mensongères qu'on porte vendre de village en village aux simples gens qui, grossiers qu'ils sont, y ajoutent opiniâtrement plus de créance qu'au Saint Évangile, quoi-qu'il soit plus ou aussi dangereux que l'Alcoran des Turcs ». C'était à la fois marcher sur les traces de Jean de Launoy, le célèbre dénicheur de saints du grand siècle, redouté de tous les curés de France, mais qui purifiait l'hagiographie de traditions douteuses, et ramener le culte des saints à sa place véritable, l'Évangile et l'amour de Dieu étant les véritables fins. Il insiste dans cette *Vie* sur le soldat spirituel, combattant vigoureux de l'arianisme, sur sa stricte observance des vœux monastiques et son désintéressement absolu. Le bon carme qui se désigne lui-même comme « Illustre et noble chanoine dudit saint Martin »³⁷ contribua pour sa part à la

37. GERVASE, *op. cit.*, p. 70.

restauration des pèlerinages, ayant eu la fortune providentielle de découvrir dans un coffret d'autres reliques qu'un miracle authentifia : « heureuse invention qui causa tant de joie aux tourangeaux qu'ils en firent grande fête, renouvelant leur ancienne ferveur et dévotion »³⁸.

Cette dévotion à saint Martin ne doit-elle pas d'ailleurs rester privilégiée, puisque par lui « on y apprend la foi droite, l'espérance ferme, la charité parfaite, l'humilité profonde la douce miséricorde et compassion, l'obéissance prompte, l'entier mépris du monde et de ses grandeurs, la vraie solitude de corps et d'esprit, la divine contemplation... la modestie, la prudence, la force, la justice, la tempérance, la paix, la concorde... en un mot toutes les vertus et perfections nécessaires au salut »³⁹.

Le cycle est accompli. Cette période douloureuse s'achève sereinement. Elle nous a permis d'apprécier, à partir de l'histoire tourangelles, un tournant capital de l'histoire des idées. La cassure de la Réforme a donné à l'Église le soubresaut de sa propre réforme. C'était cher payé certes, et mieux eût valu que le concile de Trente se tint cinquante ans plus tôt. Mais le résultat était là. La juxtaposition des deux cultes a enseigné la tolérance pour les personnes, sans être un instant capitulation sur la doctrine, comme l'ont prouvé Henri IV et Louis XIII, et déjà, reconnaissons-le, Henri III le mal-jugé. La Touraine fit mieux qu'être un terrain neutraliste : elle enseigna comment on peut dans les temps difficiles, concilier le patriotisme et la foi. Ce n'est pas trop risquer que de dire que Tours n'aurait pu jouer ce rôle, s'il n'avait pas été la Martinopole. Saint Martin, dont la dépouille terrestre périt presque entièrement dans ce naufrage, était bien toujours là.

André STEGMANN.

Tours

38. *Ibid.*, p. 14.

39. *Ibid.*, p. 17.